MY AUNT NORA



FERDINANDO FREGA

MA TANTE NORA

The Art of Attraction · 06

Ces derniers jours, ce nom n'a cessé de me revenir à l'esprit. Elle avait été la voisine de ma mère, la femme qui en 1963 l'avait accueillie comme une fille et lui avait donné, peut-être pour la première fois, ce que personne ne lui avait jamais appris : l'affection.

Je ne suis pas le genre de fils qui distribue des jugements faciles sur sa propre mère ou sur d'autres personnes disparues. Le mien reste simplement un libre exercice d'analyse du comportement humain, sans excuses, sans rien du tout, comme si j'étais un roi nu.

Et cette dame napolitaine, aux traits typiquement suédois — yeux bleus, peau claire, taille moyenne —, avait l'habitude de sourire, et toujours, avec sa voix douce et ensorcelante et sa vivacité d'esprit naturelle, comme savent le faire ceux qui sont nés à cette latitude du monde, elle vous laissait de quoi réfléchir : pourquoi m'a-t-elle dit cela ?

C'était en 1985. Je travaillais à Cosenza et j'allai lui rendre visite. Pour moi, elle était tante Nora, et elle m'appelait affectueusement Ferdinà. Elle avait été la marraine de ma sœur Teresa, un cadeau de ma mère dont elle lui avait toujours été reconnaissante, et elle demandait toujours de nos nouvelles.

La dernière fois qu'elle m'avait vu, j'avais à peine plus de sept ans, et maintenant, à vingt ans, elle regardait un jeune

homme, mais elle savait très bien de quelle matière était fait le tissu cognitif que je portais.

Son affection envers moi se manifestait d'une manière différente, et je la sentais, mais elle se retenait, presque comme si elle voulait délibérément s'empêcher de dire tout ce qu'elle pensait.

Cet après-midi-là, je rencontrai aussi sa fille Lella, dentiste, une belle femme qui avait le charme de sa mère et l'élégance de son père. Elle m'accueillit chaleureusement et dit : « C'est vraiment toi, Ferdinando ? Le même qui a vécu deux ans en face de chez nous ? »

D'abord je lui répondis par un sourire, puis je dis : « Oui, c'est moi, la meilleure version de l'endroit où nous sommes aujourd'hui. » Tout le monde riait, tout le monde regardait, puis les au revoir et le départ, et ce fut la dernière fois que nous nous vîmes.

Le temps à peine de monter dans ma voiture, et j'entendis mon nom crié depuis un balcon, deux étages plus haut. C'était tante Nora : « Ferdinà, reviens, je veux te revoir. »

« Je lui souris. Je savais que cela n'arriverait pas. Ma tâche était déjà accomplie. »

Un vrai roi nu, devant une femme intelligente, reste exactement ainsi : tel que sa mère l'a mis au monde.

Et j'étais le fils de ma mère.

Ferdinando